

Avez-vous lu Debord ?

Qui considère Guy Debord comme l'un des écrivains et des penseurs majeurs de la seconde moitié du XXe siècle? Philippe Sollers, assurément, qui avait écrit à l'occasion de la parution de «*Panegyrique*» son «*admiration pour ce petit livre extraordinaire*». La très belle présentation qu'il en fit pour les lecteurs du «*Monde*» embrassait l'ensemble de l'oeuvre de Guy Debord. L'enthousiasme pédagogue du directeur de «*l'Infini*» invitait le lecteur à aller y voir de plus près. Aujourd'hui, la troisième édition française de «*la Société du spectacle*» (parue pour la première fois en 1967) et celle des «*Commentaires*», ajoutés en 1988, voient le jour dans la collection «*blanche*» des éditions Gallimard. L'événement n'a rien d'une consécration officielle. Vingt ans après, la force critique de «*la Société du spectacle*» n'est en rien amoindrie. Elle continue d'échapper à sa propre mise en spectacle. Entre l'auteur, radicalement discret, et l'éditeur, assurément public, le caractère subversif des deux ouvrages n'a pas subi la moindre déperdition de contenu. La question de savoir si l'analyse des médias, du capitalisme et de notre société, faite il y a un quart de siècle par Guy Debord, anticipait ou non sur notre devenir-monde reste d'une troublante actualité. Pour les lecteurs de «*l'Humanité*», Philippe Sollers donne son avis.



[Une théorie] de l'histoire redevient crédible. En Italie, on se sent pris entre mafia et manipulation policière. Brigades rouges, assassinat d'Aldo Moro, l'amnésie est organisée à toute allure. Il devient très difficile de recourir à l'exemple historique. Aujourd'hui, avec le trou noir créé par la disparition de l'empire soviétique, je voudrais bien savoir où trouver, ailleurs que chez Debord, les concepts pour penser la nouvelle irréalité présentée comme seule réelle.

Entre la théorie révolutionnaire et les mythes de l'idéologie révolutionnaire, il y a désormais une guerre mortelle. Je veux prendre l'exemple de Katyn. Les services secrets sont arrivés à dissimuler pendant cinquante ans que 26.000 Polonais avaient été exécutés sur un ordre de Staline. Gorbatchev, puis Boris Eltsine l'ont révélé à Walesa. Mais peut-être ont-ils eux aussi caché quelque chose que leur successeur révélera? L'écrivain Nabokov avait l'habitude de dire: je n'aime pas beaucoup les communistes à cause de la conception qu'ils se font de la photographie...

Pour lire Debord, il convient d'être au point avec les trois placards de l'histoire de France. Trois placards avec cadavres... Le premier, c'est la période 1940-1942. Si vous l'ouvrez, vous voyez dégoûler un monceau de choses. C'est mon enfance. Vous apprenez, cinquante ans après, que ce n'est pas réglé. Deuxième placard: la guerre d'Algérie, sur laquelle tout reste à dire. C'est le moment où, pour ne pas faire cette guerre, j'ai simulé la schizophrénie et obtenu d'être réformé pour «*terrain schizoïde aigu*». Troisième placard, inévitable, c'est 1968, ce qui s'est passé, ce qui ne s'est pas passé, pourquoi il ne s'est pas passé quelque chose qui aurait pu se passer, et qui de

toute façon ne pouvait pas se passer? Guy Debord s'est trouvé comme par hasard en état de parfaite fusion avec la partie la plus inventive du mouvement de mai 1968. On ne peut le rattacher à rien de ce qui l'a précédé. La poésie moderne, telle qu'elle est apparue avec Rimbaud ou Ducasse, a été sa lumière et lui a servi à penser l'époque.

Je comprends que si, par rapport à l'un de ces trois placards, quelqu'un a quelque chose qui ne va pas, il ne puisse pas lire Debord. Ça a beau être très clair, de syntaxe classique, avec des concepts d'une grande efficacité, d'une logique très démonstrative, on ne peut comprendre ce qu'est aujourd'hui le «*spectaculaire intégré*», résultant de la fusion du «*spectaculaire concentré*» des systèmes à parti unique et du «*spectaculaire diffus*» à l'occidentale. Il faut essayer de faire l'histoire de ce siècle. Si on n'y arrive pas, cela veut dire que l'on n'a pas intérêt à la faire.

— Comment ne pas convenir que la «*décomposition mondiale de l'alliance de la mystification bureaucratique*» annoncée par Guy Debord soit devenue une réalité de notre époque? Mais sur quoi se fonde-t-il pour affirmer présentement qu'elle est l'un des facteurs les plus défavorables au développement de la société capitaliste?.

— Debord est un remarquable historien. Il faut remonter les débuts de la société du spectacle aux années trente. C'est peut-être agaçant, et même formidablement irritant, de constater qu'il ne s'est pas trompé. Dire en 1988 qu'on est à la veille d'événements qui vont frapper comme la foudre et qui vont aboutir à une fusion nouvelle de tous les éléments antérieurs dénote une extraordinaire lucidité. La grande histoire de l'Union soviétique, dont personne n'aurait pu prévoir la volatilisation aussi rapide, a incontestablement retenti sur le développement des Etats-Unis.

Je crains qu'on ne passe complètement à côté de Guy Debord ou qu'on en fasse quelqu'un qui critique le système de la représentation. Un penseur antitélévisuel, quoi! Mais il ne s'agit pas seulement de cela. Va-t-on, une fois de plus, passer sous silence non seulement sa description, mais sa théorie du fonctionnement social? On publie les textes, et les gens vont au contresens automatique. Il n'existe personne, à ma connaissance, qui soit capable de s'intéresser durablement aux livres de Guy Debord en dehors de ceux qui sont ennemis de l'ordre social existant.

— Dans sa «*Préface à la quatrième édition italienne de la Société du spectacle*», Guy Debord cite un journaliste français ayant rédigé un épais volume «*annoncé comme propre à renouveler le débat des idées*». Il y remarque ces lignes: «*Nous sommes dans une société où on ne lit pas, et si Marx publiait maintenant «le Capital», il irait un soir expliquer ses intentions dans une émission littéraire de la télévision, et le lendemain on n'en parlerait plus.*» Cette «*plaisante erreur*, note Guy Debord, *sent bien son milieu d'origine. Evidemment, si quelqu'un publie de nos jours un véritable livre de critique sociale, il s'abstiendra certainement de venir à la télévision ou dans les autres colloques du même genre; de sorte que dix ou vingt ans après on en parlera encore*».

— L'humour de Debord est formidablement explosif! C'est chez lui une qualité cardinale. L'humour, ça consiste à pouvoir retourner une proposition, la pousser, montrer qu'elle est absurde, et montrer ainsi qu'il y a toujours une raison supérieure à ce qu'on est en train de dire sous cette forme-là. Aujourd'hui, je suis moi-même obligé, la plupart du temps, de dire: attention, je suis en train d'ironiser, attention, ceci est de l'humour. Le cerveau du spectateur passif est de moins en moins sensible au deuxième ou au troisième degré de signification. On l'aplatit publicitairement. C'est du Pavlov, par ailleurs formidable penseur de la fin du siècle. Stimulus, réponse, toc. Dès que je sens l'humour quelque part, je ne peux m'empêcher d'inférer qu'il s'agit d'une apologie de la liberté. Etre traité de façon déshonorante, à la télévision, par un clown du

spectacle, a un petit parfum de fin d'empire romain. La dernière fois que ça m'est arrivé, j'ai été traité de «*vulgaire*» par quelqu'un qui l'était tellement que cela revêtait, à mes yeux, une sorte de beauté mystique. Comme dans le «*Satyricon*», les gens vomissent le monde, chient sur eux, baisent en somnambules, sans même plus savoir ce qu'ils font. C'est comme si l'on avait programmé exprès cette extraordinaire vulgarité et cette prodigieuse laideur... C'est là où le «*devenir-falsification du monde*» et le «*devenir-monde de la falsification*» de Guy Debord sont convaincants. Il a l'élégance suprême de vous dire en quatre-vingt pages ce que d'autres, en dix livres de huit cents pages, seraient bien incapables d'élucider. C'est comme les «*Poésies*» d'Isidore Ducasse: c'est très bref. Autre formule extraordinaire: «*Le vrai est un moment du faux.*» Moi, face à la société, si contente d'elle-même, je suis aussi pour la ruse. Mais je ne suis pas forcément pour l'exil d'autant plus qu'on ne peut plus s'exiler nulle part. Guy Debord le dit aussi, lorsqu'il parle de «*l'augmentation du taux de surveillance de la planète*». Et il est vrai que les moyens techniques existent aujourd'hui pour nous photographier en train d'avoir cette conversation et nous qualifier de paranoïaques, parce que nous envisageons cette éventualité. La psychiatrisation de l'ennemi, après avoir été un des traits de l'expérience stalinienne, est devenue d'usage constant dans notre société.

Nous sommes aujourd'hui dans une situation où des choses fondamentales peuvent être dites. Mais tout le problème est de les publier. Sans doute faut-il s'assurer que le cerveau pour les lire n'a pas déjà explosé. Debord a dit à juste titre que si le système avait déjà élevé une ou deux générations, on arrivait à la première génération coupée de la lecture. Pendant qu'à la télévision des gens s'agitent en prétendant que tout va bien, moi, je passe mon temps à voir des professeurs désespérés que leurs élèves ne sachent plus lire. Cela résonne comme un avertissement solennel. Assez de leurres, de fausses propositions et d'espoir à gogo. Sans conscience de cette situation, on gère la décrépitude. Il faut se mettre en état de vive lucidité. Le mouvement social ne peut, par lui-même, apporter de contrepoison théorique.

— Je continue de penser que, lorsqu'on analyse la réalité, même de façon un peu prophétique comme Guy Debord, on s'aperçoit qu'elle n'est pas porteuse seulement de désespoir ou de décrépitude. Ne pouvons-nous sortir de l'alternative entre pessimisme historique et optimisme révolutionnaire?

— Nous pouvons toujours rêver en termes de potentialité. Mais le propos est théorique. C'est-à-dire qu'il ne vise pas à rassembler, mais plutôt à ce que chacun, où que ce soit, se pose vraiment les questions fondamentales.

J'aimerais, pour finir, que vous fassiez connaître aux lecteurs de «*L'Humanité*» cette citation de Sun Tsé, extraite de «*l'Art de la guerre*», et mise en exergue des «*Commentaires sur la société du spectacle*»:

«*Quelque critiques que puissent être la situation et les circonstances où vous vous trouvez, ne désespérez de rien; c'est dans les occasions où tout est à craindre qu'il ne faut rien craindre; c'est lorsqu'on est environné de tous les dangers, qu'il n'en faut redouter aucun; c'est lorsqu'on est sans aucune ressource qu'il faut compter sur toutes; c'est lorsqu'on est surpris qu'il faut surprendre l'ennemi lui-même.* »

Propos recueillis par Arnaud Spire, L'Humanité du 5 novembre 1992.

<http://www.humanite.fr/node/263857>